

gions de cette journée rendaient le repos nécessaire à la jeune orpheline ; aussi ne tarda-t-elle pas à céder au sommeil sous le toit hospitalier de sa bienfaitrice.

Pendant que Maria oublie un instant et ses chagrins et son malheur, il faut vous expliquer qui était l'ange consolateur qui était venu l'arracher à la mort et la sauver des angoisses du désespoir. Rosa Gonova était, comme Maria, restée orpheline dans un âge bien tendre ; elle était sans fortune ; mais, dotée d'une force de caractère peu commune, elle ne s'était pas laissé abattre par le malheur. Elle lui avait opposé une volonté pieuse, et était parvenue à se procurer une honnête aisance par des travaux à l'aigneille, dans lesquels elle excellait. Elle possédait les plus précieuses qualités, l'économie, et surtout cette infépuisable charité qui s'associe au sort des malheureux. Aussi, ce qu'elle devait à son courage et à sa persévérance, elle voulut le faire partager à la pauvre Maria.

Dès que le jour parut, Maria, qu'une nuit de repos avait tout-à-fait remise, ouvrit les yeux et vit près d'elle Rosa qui lui souriait ; elle put se croire encore dans cette chaumiére où sa mère chaque matin venait épier son réveil. Quelques instans après, les deux pauvres orphelines, agenouillées au pied des autels, remerciaient Dieu ; l'une de lui avoir envoyé un appui dans son infortune ; l'autre de lui avoir donné l'occasion de faire du bien. Ce fut en présence de ce Dieu qui inspire les bonnes actions, que Rosa, prenant la main de la pauvre fille, lui dit : " Nous n'avons plus de parents, tu seras ma compagne ; tu habiteras ma demeure, et comme moi tu vivras du travail de tes mains." Que ne peuvent le zèle et la bonne volonté aidées des conseils et d'exemples salutaires ! En peu de tems, Maria, qui était habituée seulement au travail de la campagne, partit, grâce aux leçons de la bonne Rosa, à la seconde dans l'exécution de ses ouvrages dont le produit la mettait au dessus du besoin ; ses progrès furent rapides, et bientôt elle put aider d'une manière satisfaisante et utile sa protectrice.

C'est alors que la charité leur inspira l'idée qui, depuis, eut des résultats si heureux ; elles commencèrent à recueillir près d'elles de jeunes filles pauvres auxquelles elles procurèrent les moyens de gagner le nécessaire par un travail assidu. Leur société s'augmenta bientôt tellement qu'elle attira l'attention, et que la curiosité publique s'en occupa. Les méchants cherchèrent, par leurs calomnies, à décrier les intentions généreuses de la bonne Rosa ; elle et celles qu'elle appelaient à juste titre ses enfans, furent pendant quelque tems l'objet des propos inconvenans de ces gens qui, incapables d'une bonne action, cherchent toujours à en atténuer le mérite, en lui donnant un but sordide ou une intention coupable. C'était un écueil contre lequel bien d'autres auraient échoué, mais la sage et courageuse Rosa ne se laissa point abattre.

Jeune, belle, digne par sa haute réputation de vertu et de bonté d'occuper dans le monde un rang honorable, elle refusa plusieurs fois des offres qui auraient pu satisfaire l'ambition de jeunes filles d'un rang plus élevé que le sien, pour donner tous ses soins et tout son tems à l'œuvre généreuse qu'elle avait conçue.

Un si noble désintéressement, une telle abnégation de soi-même pour le bonheur des autres, devaient obtenir une récompense ; bientôt on apprécia les soins de Rosa pour préserver les jeunes filles du danger de la misère et de l'oisiveté ; la vérité triompha, on rendit à cette femme généreuse la justice qu'elle méritait, et son nom, bénii depuis longtems dans la chaumiére du pauvre, ne fut plus prononcé qu'avec respect dans les palais de marbre de sa belle patrie.

Il y a peu de pays où la bienfaisance soit plus généralement exercée que dans le Piémont, et où surtout on l'exerce d'une manière plus judicieuse. Riche et généreuse, la noblesse piémontaise soutient, encourage tout ce qui peut être utile à l'humanité. Rosa obtint de la commune une maison dans laquelle elle put loger ses compagnes, dont le nombre augmentait chaque jour ; il s'élevait déjà à 70, quand la réputation de cet utile établissement engagea l'autorité à donner une habitation plus vaste, où elle établit un atelier pour travailler à la laine.

Ce n'était point encore assez pour la bonne Rosa, elle pensa que c'était surtout dans les villes que les jeunes filles désœuvrées couraient le plus grand danger ; elle résolut de porter son œuvre de charité là où elle devait produire son plus salutaire effet. Confiant à Maria, depuis longtems assez habile pour la suppléer, le soin de diriger sa maison de la plaine du Brag, elle vint à Turin en 1755. Rien ne lui coûta pour réussir dans son généreux projet : soutenue par ce zèle ardent qui inspire la charité, persuadée de l'utilité et de l'importance de son projet, elle fit tant par ses démarches, qu'elle obtint d'abord quelques chambres où elle amena une partie de ses compagnes : celles-ci se mirent au travail et répandirent en peu de tems dans la

ville des ouvrages dont la perfection fut partout admirée. La réputation de ces pieuses filles occupa bientôt tous les esprits. De tous côtés on vint faire des emplettes chez elles, et les pauvres artisans accoururent les prier d'admettre leurs enfans dans leur sainte et laborieuse communauté.

Charles-Emmanuel III régnait alors sur le Piémont ; c'était un roi sage, qui administrait paternellement son royaume ; il entendit parler de l'établissement fondé par Rosa, alla la visiter et y remarqua tant d'ordre, tant de sagesse dans l'emploi, du tems, il vit si clairement quels devaient être les heureux résultats d'une pareille entreprise, qu'il voulut, lui, le protecteur du travail, donner à la sainte fille les moyens d'étendre son ouvrage. Il accorda aux laborieuses élèves de Rosa de vastes bâtiments, organisa l'établissement, auquel il donna le nom *Des Rosines*, et fit inscrire sur la porte principale les mots adressés par Rosa à Maria, sa première compagne : *Tu vivras du travail de tes mains*.

Un succès si flatteur combla de joie la bonne Rosa, mais ne fit que l'assurer dans son désir de répandre dans d'autres pays l'association des Rosines. Elle partit à pied, et fonda des établissements à Novare, à Fossano, à Savigliano, à Salucca, à Chieri et à San Damiano-d'Asti.

Dans l'établissement des Rosines on recevait, et on reçoit les jeunes filles pauvres de 12 à 20 ans, qui n'ont aucune infirmité capable de leur interdire le travail. Plus tard on y soutient celles qui, affaiblies par l'âge, ne peuvent plus prendre part aux travaux de leurs jeunes compagnes, mais qui les aident encore quelquefois de leurs conseils.

L'établissement de Turin devint le centre de toutes ces manufactures, qui fleurissent encore. Afin d'éviter tout dérangement aux jeunes ouvrières, chaque maison eut sa spécialité, qu'elle conserve encore ; on n'y entreprend pas une partie seule de la confection, on y prépare la matière première et on conduit l'œuvre jusqu'à son parfait achèvement. Aujourd'hui, c'est chez les Rosines que le riche se procure ses broderies et ses soieries ; que l'Église achète ses ornemens, depuis la blanche tunique du diacone jusqu'à la riche chasuble du prêtre ; le gouvernement y prend les draps nécessaires à l'habillement de ses troupes, et le peuple y trouve à bas prix la toile et le lainage dont il compose son humble vêtement.

La bonne Rosa Gonova voyait avec joie prospérer ainsi les établissements qu'elle avait fondés, quand, éprouvée plus par les fatigues et les veilles que par l'âge, elle éprouva les premières atteintes du mal qui devait l'arracher à la nombreuse famille qu'elle s'était formée. Dès qu'elle apprit le danger qui menaçait Rosa, Maria accourut près d'elle, et ce fut un moment de bonheur pour la malade de voir à ses côtés celle qu'elle avait recueillie mourante dans la campagne et à laquelle elle avait donné tous les soins d'une mère. La reconnaissance, cette mémoire des coeurs généreux, donna des forces à Maria ; c'était une dette sacrée qu'elle payait. A son tour, elle veilla près de sa bienfaitrice, épant ses moindres désirs, ranimant son courage quand elle le voyait près de faillir, et cahant, pour la rassurer, sous un visage tranquille et gai le chagrin qui la rongeait.

Dans les momens que lui laissait son mal, Rosa s'occupait encore du soin de ses Rosines. " Bonne Maria, disait-elle, promets-moi, quand je ne serai plus, de t'occuper de mes filles, de maintenir la règle de la maison, de veiller sur elles ; c'est à toi qui es l'âsnée, car tu es la première que Dieu m'aït envoyée, c'est à toi de me remplacer ; pour que je meure avec moins de regrets, promets-le-moi, toi la plus chère de mes enfans."

Enfin elle expira.

Après les premiers flots de la douleur, les Rosines firent éléver à leur bienfaitrice une pierre tumulaire, monument modeste, comme celle à qui il fut consacré, et sur lequel on lit les mots suivans :

Ici reposa

Rosa Gonova de Mondovi,
Qui dès sa jeunesse se consacra à Dieu
pour la gloire duquel
elle fonda

dans sa patrie, ici, et dans d'autres villes,
des retraites pour les jeunes filles abandonnées,
afin de leur faire servir Dieu,
et leur donner d'excellentes règles

qui les attachent à la piété et au travail.
Durant son administration de plus de trente années,
elle donna des preuves constantes

d'une admirable charité et d'une inébranlable fermeté.
Elle passa à la vie éternelle le 28e jour de février,

l'an 1777, de son âge le soixantième.

Les filles reconnaissantes à leur mère bienfaitrice
ont consacré ce monument.